

DE L'ORAL À L'ÉCRIT : POUR UNE TRADUCTION DU STATUT SOCIAL DE LA LITTÉRATURE DANS *L'ARBRE ANTHROPOPHAGE* DE JEAN-LUC RAHARIMANANA

**From Oral to Written: For A Translation of The Social Status of Literature
in *L'arbre anthropophage* of Jean-Luc Raharimanana**

Fitahianajanahary RALAIHARINONY *Université de Mahajanga, Madagascar*

Résumé

« En Afrique, un vieillard qui meurt, est une bibliothèque qui brûle » précise Amhadou Ampaté Bâ. Cette affirmation met en exergue la place prépondérante d'un vieillard qui, à Madagascar se dresse comme le détenteur des savoirs régissant l'harmonie sociale. Aussi, est-il devenu une tradition pour les jeunes de se réunir autour des vieillards ou « maîtres de la parole » en vue de bénéficier des enseignements transmis entre autres par le biais des légendes, des proverbes, des contes... C'est dans cette optique, la teneur de la tradition orale qui, étant proche de l'homme révèle sa vision du monde tout en gardant son ultime mission : la conservation de la culture. Considérant cette perspective, nous cernerons la littérature malgache d'expression française selon le thème : « De l'oral à l'écrit : pour une traduction du statut social de la littérature dans *L'arbre anthropophage* de J.-L. Raharimanana ». Inspiré de la tradition orale malgache, le récit rend compte de la mémoire oubliée d'un peuple. Ramifié d'une thématique tirée de l'histoire et de la culture malgaches, il ponctue les valeurs traditionnelles tout en incitant à la solidarité et au sentiment d'appartenance. Cela dit, nous envisageons l'intertextualité comme méthode d'analyse en vue d'asseoir l'éthique visée par la tradition orale et retracée par l'écriture à savoir prôner le retour aux sources comme assurance pour un meilleur développement et une défense contre les attaques culturelles.

Mots-clés : tradition orale, écriture, traduction, intertexte, culture, développement

Abstract

"In Africa, an old person who dies is like a burning library", emphasizes Amhadou Ampaté Bâ. This statement highlights the significant role of an elderly person who, in Madagascar, stands as the guardian of the knowledge

governing social harmony. It has become a tradition for the youth to gather around the elders or “masters of speech” to benefit from teachings transmitted through legends, proverbs, and stories. In this context, the essence of oral tradition, closely connected to humanity, reveals its worldview while maintaining its ultimate mission: the preservation of culture. Considering this perspective, we will examine Malagasy literature in French under the theme: “From Oral to Written: Towards a Translation of the Social Status of Literature in *L’arbre anthropophage* by J.-L. Raharimanana.” Inspired by Malagasy oral tradition, the narrative reflects the forgotten memory of a people. Derived from themes drawn from Malagasy history and culture, it punctuates traditional values while promoting solidarity and a sense of belonging. With this in mind, we consider intertextuality as a method of analysis to establish the ethics aimed at by oral tradition and conveyed through writing, namely advocating a return to roots as insurance for better development and defense against cultural attacks.

Keywords: oral tradition, writing, translation, intertext, culture, development

INTRODUCTION

De son étymologie latine « *litteratura* », la littérature renvoie, primordialement, aux lettres. Nous distinguons la littérature orale et la littérature écrite. Par définition, la littérature orale désigne un ensemble de récits fictionnels (mythe, légende, proverbe, conte, épopée...) transmis de génération en génération. De nature anonyme, tout en reflétant l'héritage culturel d'un peuple, elle fait preuve de fonctions initiatique, ludique, didactique, pédagogique. La littérature écrite, quant à elle, se conçoit comme un ensemble d'œuvres qui sont produites par des écrivains et auxquelles nous pouvons cerner une finalité esthétique. Cela dit, étant le propre d'un écrivain, la portée du cadre spatio-temporel au sein duquel la littérature est inscrite n'est pas à mettre sur le compte de la négligence.

C'est dans cette optique que nous avons été menés à considérer l'écriture de Jean-Luc Raharimanana à travers son œuvre qui s'intitule *L'arbre anthropophage*. Paru aux éditions Gallimard en 2004, autrement dit, après le soulèvement populaire ayant fortement marqué La Grande Ile en 2002, *L'arbre anthropophage* fait part du désarroi d'un peuple miné par une vie de discorde, le conduisant à la décadence et la pauvreté. Aussi, dans le but de rétablir l'harmonie sociale, la trame narrative du roman recourt-elle aux traditions orales en soulignant l'origine du peuple malgache ainsi que des valeurs propres au peuple. Ce choix d'écriture nous plongeant au sein des contextes malgaches à la fois historique et social ne peut que nous mener à la pensée de Gasquy qui, cernant une des spécificités des littératures francophones affirme : « avec le nombre inimaginable des littératures francophones, aujourd'hui elle n'est plus un espace isolé mais un espace de générations d'auteurs qui se représentent à partir de leurs origines, leurs histoires, leurs cultures, leurs littératures nationales » (Gasquy, 2001, p. 5).

Effectivement, la lecture de *L'arbre anthropophage*, nous mène à la compréhension de l'univers social de La Grande Ile. La littérature écrite, à ce niveau, épouse les traditions orales malgaches non seulement du point de vue de sa source, mais encore plus du point de sa visée éducative. Le thème de notre travail prend cette direction : « De l'oral à l'écrit : pour une traduction du statut social de la littérature dans *L'arbre anthropophage* de Jean-Luc Raharimanana ». Dans le but de garantir l'équilibre social, l'écriture se veut d'exister par les traditions orales. De Bonald appuie, en effet, cette position en affirmant : « La littérature est l'expression de la société comme la parole est l'expression de l'homme » (2004). Nos observations nous conduisent droit à considérer la problématique de savoir : s'inspirant des traditions orales malgaches, comment Jean-Luc Raharimanana traduit-il le statut social de la littérature dans *L'arbre anthropophage* ? De cette question essentielle s'ensuivent les questions de recherches ci-après : comment Jean-Luc Raharimanana définit-il sa source d'inspiration littéraire ? Quelles sont les thèmes majeurs qui fondent l'univers littéraire de Jean-Luc Raharimanana ? Pourquoi l'écrivain a-t-il choisi le retour à la tradition orale dans sa production littéraire ? Dans quelle mesure pourrions-nous concevoir le rapport intertextuel

des littératures orale et la écrites malgaches ? Au sein de cette perspective, notre recherche assoit les objectifs généraux constituant la mise en exergue du principe de création de l'œuvre ainsi que le décryptage des univers social et historique qui hantent les écrits de l'auteur. La teneur de nos observations, ici, permettra de mettre en lumière nos objectifs spécifiques reposant sur la sensibilisation à la revalorisation identitaire et la conscientisation de la jeune nation sur les richesses culturelles surtout en ces temps où la tradition se trouve délaissée au profit du numérique.

Afin de mener à bien nos observations, nous avons opté pour l'approche intertextuelle du corpus. Définie selon *Le Petit Larousse Compact* comme étant une méthode de lecture critique concevant « un ensemble de relations qu'un texte, et notamment un texte littéraire, entretient avec d'autres, tant au plan de sa création (pour la citation, le plagiat, l'allusion, le pastiche...) qu'au plan de sa lecture et de sa compréhension ; par les rapprochements qu'opère le lecteur » (2001), l'intertextualité régira nos analyses. Aussi, de par son principe, la méthode nous permettra-t-elle d'asseoir le rapport étroit perçu entre les traditions orales malgaches et la littérature malgache francophone. Cette dernière, par le biais de l'écriture de Jean-Luc Raharimanana, ne peut que révéler la condition sine qua non de sa sémantique comme étant une traduction des savoirs et cultures malgaches. Soulignant le principe intertextuel, Sollers mentionne : « tout texte se situe à la jonction de plusieurs textes dont il est à la fois la relecture, l'accentuation, la condensation, le déplacement et la profondeur » (Sollers, 1968, p. 33). Dans la mise en considération de cette théorie, nos observations avancent comme hypothèses la mise en exergue du projet littéraire pour la conservation des patrimoines et conviction du public du retour aux sources comme moyen sans égal afin de parvenir au développement durable. C'est dans toute cette perspective que nous concentrerons notre travail selon deux principaux axes. Afin de comprendre au mieux l'univers au sein duquel l'écrivain puise son inspiration, le premier axe abordera le principe de la création littéraire chez Jean-Luc Raharimanana, tandis que le second, complétant les apports du premier, se concentrera sur le décryptage du statut social que se propose la littérature dans le développement d'une lecture intertextuelle au sein de *L'arbre anthropophage*.

1. PRINCIPE DE LA CRÉATION LITTÉRAIRE CHEZ JEAN-LUC RAHARIMANANA

Définir le principe de création littéraire chez un écrivain revient, tout simplement, à aborder le choix, la détermination qui l'ont animé au moment de la conception de son œuvre jusqu'à sa réalisation. C'est dans ce contexte que se définit la finalité sémantique de l'esthétique que révèle une littérature au lecteur, pouvant être soit ludique, soit engagée socialement voire même politiquement. Nous comprenons par ces lignes que l'œuvre littéraire est le produit de l'écrivain mais aussi, du lecteur qui lui attribuera une autre sémantique à son tour. Faisant mention de cette spécificité propre aux lettres, Riffaterre explique : une phrase matrice agit comme une proposition sous-

jacente qui génère plusieurs images apparaissant sur la surface textuelle, mais elle n'est jamais actualisée en soi sur cette surface » (Riffaterre, 1979, p. 14).

Toutefois, parler de la création littéraire de Jean-Luc Raharimanana, nous mène à observer, avant tout, son parcours. L'homme des lettres est, a priori, connu comme étant l'un des écrivains phares de la littérature malgache francophone. Né le 26 juin 1967, il débuta sa carrière professionnelle par l'enseignement et le journalisme tout en s'engageant au sein des activités d'ordre littéraire. Cependant, l'année 2002, marquera un tournant au sein de la carrière de l'écrivain. Ayant poursuivi ses études en France, il se trouva dans l'obligation de revenir à Madagascar pour défendre son père. Historien de formation, Venance Raharimanana, le père de l'écrivain, fut accusé de déstabiliser le pouvoir en place après avoir présenté une émission historique en vue de rétablir l'ordre national au niveau d'une radio locale. À la suite de cette accusation, il va être emprisonné puis torturé. Entre temps, Madagascar sévit une crise suite aux présidentielles de décembre 2001. Cette expérience douloureuse, à la fois personnelle et nationale, a été déterminante pour l'écrivain qui se trouva dans la nécessité d'abandonner ses deux premières fonctions pour se consacrer à l'écriture. Conçu à l'issue de ces troubles, *L'arbre anthropophage* se manifeste telle une restitution d'une mémoire collective. Rendant compte de l'essence de l'œuvre, entretenu par Célérier, l'écrivain stipule à propos de son entreprise littéraire :

« prenant déjà auparavant les détours des légendes-légendes comme puits de la mémoire collective, bifurquait alors dans ma propre vie. Je dus adopter une autre forme, celle du récit, forme qui domine dans toute la deuxième partie de l'ouvrage. Mon père était accusé des pires choses qu'il avait toujours combattues : ethnisme, séparatisme, corruption, constitution de milice, destruction de ponts... Lui qui était intervenu à la télévision pour calmer la population ; lui que les nouveaux responsables n'hésitèrent pas à arrêter aussitôt, transformant son acte de citoyen en acte de rébellion et de barbarie. » (Célérier, 2017, p. 45)

Publié deux années après les faits, Jean-Luc Raharimanana entreprend d'associer, dans l'œuvre, sa douleur personnelle à celle traversée par son pays. *L'arbre anthropophage* (p. 187) précise cette détermination à travers ces phrases : « tout ce que j'ai vécu depuis n'est que plaisanterie, que simple engagement intellectuel. Maintenant, c'est ma vie, ma survie, que je mets sur scène et que je joue ». Le cadre spatial de l'œuvre, invite donc le lecteur à la découverte de Madagascar avec multiple facettes : jovial comme à sa naissance, splendide de par sa nature et ses couleurs mais aussi triste à travers son histoire tel que l'œuvre le témoigne à travers le vécu de Hira¹ qui parfois semble avoir perdu ses repères en se remémorant la belle époque de son enfance tout en redécouvrant le poids du présent (p. 185-210).

Se présentant ainsi tel un récit de témoignage, *L'arbre anthropophage*

¹ Un des principaux personnages de l'œuvre.

conduira le lecteur au sein d'une esthétique faisant montre d'une désolation, d'une décadence mais aussi, celle d'une restitution. L'œuvre (p. 236) souligne : « je suis celui qui finalement n'aurait choisi de vivre l'errance de sa décomposition, celui qui se refuse achevé. Je suis celui qui se recrée au fil du temps qui ne meurt pas ». Selon cette optique, deux parties structurent *L'arbre anthropophage*. La première intitulée « L'écriture des racines » et la deuxième « Tracée en terre douces ».

Aujourd'hui, Jean-Luc Raharimanana est l'un des écrivains les plus lus à Madagascar. Au-delà des lettres, il entreprend également d'autres activités artistiques telles que la musique et la peinture. Ses œuvres traduisent généralement les thèmes de la femme, la végétation, l'histoire, le désarroi... faisant réellement mention de La Grande Ile. C'est dans la considération du principe au sein duquel l'œuvre a vu le jour que nous dirigerons nos analyses vers une lecture intertextuelle de *L'arbre anthropophage* et la tradition orale malgache.

2. DE L'ORAL À L'ÉCRIT : POUR UNE LECTURE INTERTEXTUELLE DU STATUT SOCIAL DE LA LITTÉRATURE DANS *L'ARBRE ANTHROPOPHAGE*

Inspirée du « dialogisme textuel » initié par Mikhaïl Bakhtine, la notion d'intertextualité comme méthode d'analyse, voit le jour, en 1968, au sein de la revue *Tel Quel*². Bakhtine se focalise sur les concepts de « dialogisme » et de « polyphonie » pour la mise en relief des propriétés linguistiques ou culturelles... que pourrait révéler une œuvre littéraire. Ce concept de dialogue textuel aboutira à l'intertextualité qui dénote, avant tout, un échange, une communication d'un texte avec d'autres textes antérieurs indépendamment de l'espace. Kristeva propose sa conception de l'intertextualité en ce sens : « tout texte se construit comme une mosaïque de citations et que tout texte est absorption et transformation d'un autre texte ». (Kristeva, 1969, p. 41). C'est à travers cette perspective que nous portons nos observations au sein de *L'arbre anthropophage*, œuvre qui se propose comme une relecture des traditions orales selon la légende qui fait rapport de la source du peuple malgache et la culture orale malgache attribuant le statut social d'un individu par l'appellation.

Tout d'abord, il importe de souligner qu'étant un peuple métissé, le peuplement de Madagascar reste un sujet de controverse sur la tribune de l'histoire. Selon certaines hypothèses, une origine africaine liée aux trafics commerciaux et phénomènes de migration lui est attribuée tandis que d'autres hypothèses, soulignant l'homogénéité du peuple, rapportent la présence des asiatiques (indonésiens, malaisiens) en référence aux premiers habitants de l'île. Ferrand de son côté, ajoute :

² Revue prônant des réflexions théoriques sur la littérature. Dirigée par Philippes Sollers, elle regroupait les chercheurs : Barthes, Kristeva, Foucault, Derrida.

« À travers ce métissage très complexe, les caractères fondamentaux de la race qui a originellement formé et qui forme encore aujourd'hui le fond de la population, et sur laquelle se sont successivement greffées les autres races, nous révèlent, comme l'étude de la langue, l'origine indo-océanique des premiers immigrants. » (Ferrand, 1909, p. 23)

Néanmoins, sans exclure les hypothèses avancées par les historiens, l'apport des traditions orales concernant la théorie de peuplement de La Grande Ile, n'est pas à négliger. Joubert apporte ses observations en affirmant : « l'obscurité qui entoure l'origine des Malgaches a favorisé des spéculations des historiens et les rêveries des littérateurs. » (Joubert, 1991, p. 13). Faisant appel à une légende populaire, J.-L. Raharimanana rend compte dans *L'arbre anthropophage* (p. 58) :

« Je me rappelle encore de yaban'i Hira³ qui sur la montagne des lépreux nous racontait... Nous sommes venus de l'horizon. Nous étions tous de la même race en foulant cette terre. Nous avons abordé l'île, il y a longtemps, très longtemps, étions arrivés sur une terre inconnue. C'était entre Manakara et Mananara⁴. Oui c'est là que nous tenions tous nos origines. Nous ne savions pas que cette nouvelle terre était une île, qu'elle allait nous entourer d'océans et que nous ne pourrions plus jamais en repartir. »

L'œuvre assoit par ce récit l'origine du peuple malgache nous remontant dans la nuit des temps. Les ancêtres malgaches, de grands voyageurs et aventuriers, qui selon la légende ont effectué une traversée de la péninsule malaisienne à la côte Est de l'île, furent ravis de cette découverte. Selon ladite légende, c'est en leur qualité de voyageurs qu'a été conçue l'appellation « Malgache » pour désigner la population de La Grande Ile dont « Mal- » renvoyant la Malaisie et « -gache » dénotant le sens de « voyage ». Ayant également fait mention de ce passé historique, Jacques-Félicien Rabemananjara rapporte :

« Sur le chemin de découverte,
Que d'écueils ! Que de périls !
Le doute rôdait sur le sillage des boutres :
Les tempes bourdonnant de rêve
Les chercheurs dévoraient l'espace et l'embrun.
Elle est là, l'île !

Oh ! L'épique traversée !
Les Boutriers de l'aurore
Ont tranché d'un doigt résolu
Le nœud des dernières marres ;
Entonnés l'hymne des adieux
À la natale péninsule ! » (Rabemananjara, 2000, p. 35)

³ *Yaban'i Hira* signifie « papa de Hira ».

⁴ Villes qui bordent la côte Est de Madagascar.

La trame narrative évoquée par *L'arbre anthropophage*, laisse place, d'une part, à cette mémoire identifiant l'origine des Malgaches à la péninsule malaisienne traduisant à cette occasion, une appartenance unique, une même racine. Ce rapport intertextuel de l'oral à l'écrit conduit à une génération du sens de l'intitulé de l'œuvre. Aussi le choix du lexique « arbre » au niveau de son titre « Arbre anthropophage » ne peut qu'en dire plus. L'arbre ici se réfère tout simplement à la nation malgache identifiée par ses racines communes ou sa source. Le témoignage du personnage (p. 59) le ponctue : « en vérité, nous n'étions qu'une seule et même tribu, pas dix, ni cent, ni mille. » L'île était encore unie. Tout comme les racines d'un arbre manifestent une solidarité, s'entretiennent, partagent les mêmes matières organiques afin de permettre le développement de l'arbre, tel était le vécu des ancêtres malgaches. Aussi, sommes-nous redirigés une fois de plus vers la tradition orale qui témoignant de la traversée épique des ancêtres associe leur esprit d'équipe, leur vision du monde et leur objectif commun : celui d'explorer la nouvelle terre. Selon les dires populaires, les premiers habitants de l'île furent émerveillés par sa beauté. Ils découvrirent ainsi une terre accueillante par sa nature toute verdoyante. L'affirmation qui suit relate de ce passé en ces termes : « ces boutriers arrivent par hasard devant une île, dans une baie merveilleuse. » (Ranaivoson, 2015, p. 151)

D'autre part, l'arbre qui renvoie à un être vivant, soit ce « végétal ligneux dont le tronc, fixé au sol par ses racines, chargé de branches et des feuilles » (Dictionnaire Larousse, 2017), ne pourrait nous renvoyer qu'à l'image de l'île elle-même, présentant sa lignée par des mêmes souches, et qui, au fil du temps a connu une ramification par ses branches. En d'autres termes, la lignée s'étant agrandie, prenant chacun sa direction, l'île connaîtra une subdivision. Effectivement, ils s'aperçurent que la nouvelle terre était si vaste et se sont mis d'un commun accord, de se diviser afin de pouvoir mieux la visiter. C'est alors que nous pouvons parler de la ramification ou subdivision de cet arbre en plusieurs branches. L'œuvre (p. 226) continue sa trame narrative à travers ces lignes :

« alors pour explorer cette terre, nous nous sommes séparés en trois groupes. Le premier partit vers le sud, et plus tard, en remontant vers l'ouest, ses gens formeront les Sakalava... Le second alla vers le nord, c'est eux les Betsimisaraka, les Antakarana. Le troisième, enfin, alla vers le centre, vers les hauts plateaux, ils seront les Betsileo, les Merina, les Sihanaka et même les Tsimihety. En vérité, nous n'étions qu'une seule tribu ».

Aussi, constatons-nous à travers les prémices posées par l'œuvre, la stabilité qui régnait à cette époque. Cet univers littéraire qui, au départ est révélateur d'une situation stable ne peut que nous conduire à la théorie exposant que tout récit commence par une situation stable qu'une force contraire viendra déstabiliser (Todorov, 1969, p. 67).

La suite de l'histoire en fait témoignage. Si pour découvrir au mieux la nouvelle terre, les premiers habitants se mirent d'accord pour se diviser. Cette dispersion aura comme conséquence une division d'opinions, de cultures. La voix du vieillard à travers *L'arbre anthropophage* (p. 58) rapporte : « nous nous sommes séparés en trois groupes qui malheureusement, au fil du temps qui passe ont oublié, ou feint d'oublier leurs origines communes. » Cette réalité donnera bien issue aux tribus citées ci-dessus. Force est de remarquer le regret lu à travers les paroles du personnage. L'œuvre (p. 59) décrit en même temps ses gestes accompagnant la narration : « il se taisait alors et dans un silence, comme dans un souffle, le regard tourné vers le lointain... Le vieil homme ferme les yeux. »

La mémoire est oubliée. Le déséquilibre s'installe, la violence prend place. Cette instabilité narrative assoit un aperçu de contextes historiques depuis l'époque coloniale jusqu'à notre actuelle époque rendant compte des conflits tribaux, des oppositions d'opinions entre ethnies, si l'on ne peut citer que la crise engendrée par les présidentielles en 2001 ainsi que la torture subie par Venance Raharimanana, père de l'écrivain. Faisant mention d'une thématique de violence, *L'arbre anthropophage* (p. 150) précise ce rapport intertextuel avec l'histoire du pays en ces termes :

« Mon père parlait d'histoire. Parlait des différends entre Malgaches. Parlait du dépassement nécessaire à effectuer. Parlait de la nouvelle nation que nous devons construire ensemble. Parlait. Parlait... On lui a mis le canon d'une kalach dans la bouche. Ils ont labouré. Labouré... Parle Zokibe⁵. Parle maintenant... »

De la légende à l'écriture se découvre la transformation sémantique de l'intitulé du récit. Composé des deux mots clés : « arbre » et « anthropophage », elle a fait preuve, au départ, d'une union d'un peuple ou de l'arbre par ses racines. Cependant, cet arbre va être associé à l'adjectif « anthropophage ». Associé au lexique « cannibale », « anthropophage » désigne tout simplement la nature de celui qui mange la chair. L'adjectif n'est-il pas révélateur de la méchanceté ? La thématique de violence est omniprésente dans l'œuvre. Le « Zokibe », comme nous pouvons le lire, « parlait d'histoire » (l. 1). À l'issue de ce fait, les forces lui ont mis « le canon d'une kalach dans la bouche » (l. 3). Cette torture traduit le manque de liberté d'expression, une réalité dont bon nombre de citoyens sont victimes à l'instar du père de l'écrivain qui fut un historien reconnu dans l'île. L'écrivain (p. 172) insiste sur cette forme de violence par ces paroles : « voici la meute des immolards. Elle traîne une loque qui pleure et gémit. Elle l'abat d'un coup sec de machette... » La violence est d'une telle ampleur que l'écrivain assimile son facteur à « la meute des immolards ». En justifiant ladite thématique, l'œuvre (p. 128) poursuit sa déclaration : « pourquoi tant de violence ? Je ne savais que la réponse viendrait aussi vite, qu'elle serait à trouver dans ma vie même... » Le peuple s'entretue et se détruit. Il est devenu cet arbre « anthropophage ». De

⁵ *Zokibe* est une des appellations caractérisant la culture orale malgache. Il signifie « le plus grand ».

par cette destruction identitaire, il convient donc à la littérature de se proposer comme une reconstruction. J-L. Raharimanana (p. 236) tend à le confirmer au sein du corpus : « je suis celui qui se déconstruit pour se retrouver enfin. Je suis celui qui se recrée au fil des pages », « car je suis la conscience de la perte, le vécu de la douleur. Que m'importe de relater les faits si je ne touche la douleur. Que m'importe de dire et de redire ce passé qui m'obsède si je ne mesure pas sa portée. » (p. 234).

L'intertextualité du récit avec le passé à travers la légende, fait ainsi montre de son aspect sémantique non isolé mais qui se réfère au texte antérieur afin de générer d'autres sémantiques. La littérature propose sa place dans la société en voulant pérenniser la fonction sacrée de la tradition orale tout en restituant une mémoire oubliée. Ces valeurs identitaires oubliées ou falsifiées entraînent ainsi le pays vers la ruine. Cité par Rabau, Barthes appuie cette spécificité de l'approche intertextuelle selon sa pensée : « le texte est un appareil translinguistique qui redistribue l'ordre de la langue en mettant en relation une parole communicative visant l'information directe avec différents énoncés antérieurs. » (Rabau, 2002, p. 57)

Régi par cette théorie, l'œuvre nous mène droit à observer les noms attribués aux principaux personnages *Yaban'i Hira* et *Zokibe*. Le récit prend sens au sein de la culture orale malgache dénotant des appellations qui définissent le statut social d'un individu. Considérons primordialement *Yaban'i Hira*. Renvoyant au dialecte de la côte est de Madagascar⁶, il est à noter, tout d'abord que l'appellation mentionne une relation d'appartenance ou une possession. Décomposons le terme : *Yaba* signifie *papa* ; – *n'i* désigne la possession (l'adjectif possessif) ; « *Hira* » est l'un des personnages dans l'œuvre. Ainsi, *Yaban'i Hira* se traduit littéralement par « le papa de Hira ». En effet, il est à noter qu'à Madagascar, lorsqu'un individu devient parent, il accède à un nouveau statut. Soit un statut supérieur à l'ancien car il est à comprendre que dans toute l'île, avoir un enfant est un signe de bénédiction. Alors, le nouveau parent perdra automatiquement son nom au sein de la société. Cette dernière lui conférant, par signe de respect, une nouvelle appellation son nouveau statut. Désormais, l'individu devient soit « le papa de X », soit « la maman de X ».

Il s'avère important de souligner, à ce niveau que cette appellation ne se spécifie qu'à l'oral en d'autres termes, lorsqu'on s'adresse à un parent au niveau des correspondances ou encore à l'écrit et surtout dans un cadre formel, son vrai nom lui revient. Le recours à cette tradition orale malgache assoit la considération que l'auteur voue au personnage qui est d'ailleurs décrit dans le texte comme étant un homme âgé : « le vieil homme nous interpella... » (p. 45), « le vieil homme ferme les yeux » (p. 59). Il n'est plus à préciser qu'à Madagascar comme dans bon nombre de sociétés, les vieillards occupent une place prépondérante, celle du détenteur des savoirs consistant à maintenir l'ordre social. Cette fonction, nous conduit à assimiler

⁶ En référence à la côte sur laquelle les ancêtres ont accosté en débarquant sur l'île.

le personnage du vieil homme à celui du père de l'écrivain par le biais de son initiative à relater l'histoire de la nation en vue de maintenir l'ordre au sein de l'agitation qui animée le pays en 2002. Le texte (cf. p. 150, 152, 145, 160) l'identifie sous le nom « Zokibe ».

Zokibe du malgache officiel, se traduit par deux termes essentiels à savoir : *zoky* qui veut dire *aîné* et le qualificatif *be* lui étant associé signifie *grand*. *Zokibe* désigne ainsi le plus grand des aînés. Il s'agit d'une appellation, typique de la tradition orale, qui dénote le sens de respect. Ainsi, appeler un individu « Zokibe » consiste à le placer à un rang social élevé pouvant être considéré au même titre que le « zoky olona » : soit *zoky* qui signifie *aîné* et *olona* qui veut dire *individu (s)* donc « le plus grand des tous dans la société » ou encore « le parent de la société ». C'est de par cette fonction que le père de l'écrivain ou Zokibe s'est voué comme mission la transmission des connaissances socio-historiques à la nation. Nous notons une fois de plus que sa fonction rejoint celle du vieil homme, Yaban'i Hira, détenteur des savoirs, qui se voue à l'éducation des jeunes à travers ses paroles (p. 60) : « vous voyez, les enfants, l'île qui se trouve au loin ? Des pêcheurs, parfois, des pirogues y tiennent escale. Des nuées d'oiseaux souvent la cachent, nuées qui pourtant indiquent sa présence. » Dans un contexte national où le passé semble être délaissé au profit des divisions sociales et voire même de la mondialisation, les aînés ne peuvent se taire. Ils invitent ainsi la jeunesse à revisiter l'île dans toute sa splendeur originelle à travers « la présence des nuées d'oiseaux, des pirogues et des pêcheurs » (l. 1)

CONCLUSION

En somme, que ce soit dans le monde des lettres, de la peinture ou de la musique, Madagascar demeure au centre de l'univers artistique de Jean-Luc Raharimanana. Ayant poursuivi son cursus universitaire en France, il se voit dans la nécessité de revenir à la terre de ses aïeux en 2002, revenir vers cette colline qui a bercé son enfance. Il espère revivre, tel l'espoir de Hira dans l'œuvre, les joies du passé ; il espère revoir l'éclat de La Grande Ile, comme celui connu par les ancêtres. Mais, hélas ! Ses personnages autant que lui font face au visage désolé de sa terre natale qui semble être abandonnée, détruite par les guerres civiles tout en sombrant dans la pauvreté. Le poids de l'histoire le rendra ensuite témoin de l'arrestation et des tortures subies par son père. Ces circonstances ponctueront la place de l'écrivain sur la scène de la littérature malgache d'expression française. En 2004, paraît son œuvre *L'arbre anthropophage* dont le scénario évolue comme un témoignage de l'histoire de La Grande Ile depuis sa merveilleuse genèse jusqu'à nos jours. Cela dit, l'écrivain comme pour reprendre la fonction de son père, choisit d'entreprendre la transmission des savoirs ancestraux par l'intermédiaire de son personnage Yaban'i Hira, agissant ainsi à titre de patriarche. À travers la voix du vieil homme, la tradition orale mène la charpente de l'œuvre comme pour proposer un retour aux sources afin de remédier à ce déséquilibre social. Notre choix de l'approche intertextuelle va dans cette optique en concevant ladite écriture telle une interaction avec d'autres textes entre autres la légende

rendant compte de l'origine des Malgaches ainsi que les appellations qui traduisent une pratique orale au sein de la culture malgache. Du point de vue de son statut social, la littérature se présente ainsi comme une traduction des traditions orales en vue de mettre en relief le fondement de l'histoire et des valeurs identitaires comme principes de développement et de réunification.

RÉFÉRENCES

- Célérier, P.-P. (2017). « Eco-poétiques malgaches : Michèle Rakotoson et Raharimanana ». *Nouvelles Études Francophones*, 2, 43-58. Presses de l'Université du Nebraska.
- De Bonald, L. (2024). *Le dictionnaire des citations*. SAS Agence Seo. <https://www.dicocitations.com>
- Dictionnaire Larousse de Français. (2017). Édition Larousse.
- Ferrand, G. (1909). « L'origine africaine des Malgaches ». *Bulletins et mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris*, 10 (5), 22-23. Libraires de l'Académie de Médecine.
- Gasquy, Y. (2001). *Écrivains francophones du XXe Siècle*. Ellipses.
- Joubert, J.-L. (1991). *Littérature francophone, Anthologie*. Nathan.
- Kristeva, J. (1969). *Séméiôtique, Recherche pour une sémanalyse*. Le Seuil.
- Le Petit Larousse Compact. (2001). Éd. Larousse
- Philippe, S. (1968). *Théorie d'ensemble*. Le Seuil
- Rabau, S. (2002). *L'intertextualité*. Flammarion.
- Rabemananjara, J.-F. (2000). *Les boutriers de l'aurore*. Présence Africaine.
- Raharimanana, J.-L. (2004). *L'arbre Anthropophage*. Éd. Gallimard.
- Ranaivoson, D. (2015). *Jacques Rabemananjara, biographie*. Éditions Sépia.
- Riffaterre, Michael. (1979). *La production du texte*. Le Seuil.
- Todorov, T. (1969). *Grammaire du Décaméron*, 3. Éd. Mouton.